SCÈNES

« Le Dîner », entre « Festen » et « Orange mécanique »

Au Théâtre National, le public est convié à la table d'une descente aux enfers familiale. En apéritif : deux couples bourgeois au vernis craquelé. En plat principal : la violence gratuite de leurs enfants. En dessert : une crise morale sans retour.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

La bonne nouvelle, c'est que *Le Dîner* vous assoie à la table d'un restaurant chic, du genre à vous servir des olives de Sardaigne à l'ail des bois. La mauvaise nouvelle, c'est que le repas va tourner au vinaigre et que la facture sera salée, voire très amère. Adapté du roman à succès de Herman Koch, la pièce attable littéralement le public autour de son propos grâce à un ingénieux dispositif scénique : l'immense table de bois, où va se dérouler le dîner fatidique, apparaît comme le prolongement naturel des gradins. Sur les côtés, certains spectateurs sont même accoudés, tout près des comédiens, avec un verre de vin dans les mains. Même les loupiotes, autre déco évoquant le restaurant, pendent au-dessus de nos têtes, jusque dans les rangées du fond, comme une réminiscence de l'épée de Damoclès qui hante les personnages.

Des coulisses familiales peu reluisantes

Invités au repas, nous n'en serons que les observateurs muets, voire stupéfaits. Paul déteste son frère, Serge, mais il n'en accepte pas moins de dîner en sa compagnie ce soir-là. Rejoints par leurs épouses respectives, Claire et Babette, ils commencent par bavarder légèrement. Du dernier film de Woody Allen tiens, toujours un bon sujet de conversation, ça ! Peu à peu, entre les plats raffinés commentés par un maître d'hôtel obséquieux, les faux-semblants s'effritent plus vite que la pâte du parmesan. Sous leurs dehors policés, les deux familles vont révéler des coulisses familiales moins reluisantes. Ce qui les réunit ? Un acte innommable commis par leurs fils respectifs, de 16 ans. Impossible d'en dire plus sans défloreur l'intrigue. Disons qu'il sera question de vie grenage alimenté par l'appétit vicieux des réseaux sociaux.

La nature monstrueuse d'un enfant

A la mise en scène, Jean-Michel Frère souligne adroitement les contours glaçants de ce *Dîner*. Les différents actes – apéritif, entrée, plat, dessert, digestif – sont martelés par de pétrifiantes détonations. Le jeu des comédiens (Nicolas Buysse et Lara Persain) glisse du suave au visqueux avec l'onctuosité et le piquant d'une sauce au piment. La table prend vie grâce à de troublantes et captivantes projections d'images, permettant de découper et situer les scènes. Les loupiotes elles-mêmes (formidable scénographie de Justine De Mesmaeker) cadencent la pièce, volant en éclat en même temps que l'hypocrisie des personnages. Dans la veine de *We need to talk about Kevin*, d'après le roman de Lionel Shriver, adapté au cinéma en 2011, *Le Dîner* pose la question taboue de la nature possiblement monstrueuse d'un enfant, de la responsabilité des parents, mais aussi des rapports familiaux, de la jalousie, des racines de la violence. Si l'écriture manque parfois d'épaisseur et de subtilité, la pièce opère comme une loupe grossissante sur la violence ordinaire qui, à force de macérer dans les plis invisibles d'une vie familiale, finit par gicler sur les parois de la société.